

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Parcours lyrique

Hugues Corriveau, *Vers l'amante*, Montréal, le Noroît, 2002, 90 p., 15,95 \$.

Marie Caron

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37657ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, M. (2003). Review of [Parcours lyrique / Hugues Corriveau, *Vers l'amante*, Montréal, le Noroît, 2002, 90 p., 15,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 44-44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Parcours lyrique

« *Voilà : j'aime.* » C'est sous le double signe de la sensualité et de l'intensité que ces proses poétiques de notre collègue Hugues Corriveau nous conduiront vers l'être aimé.

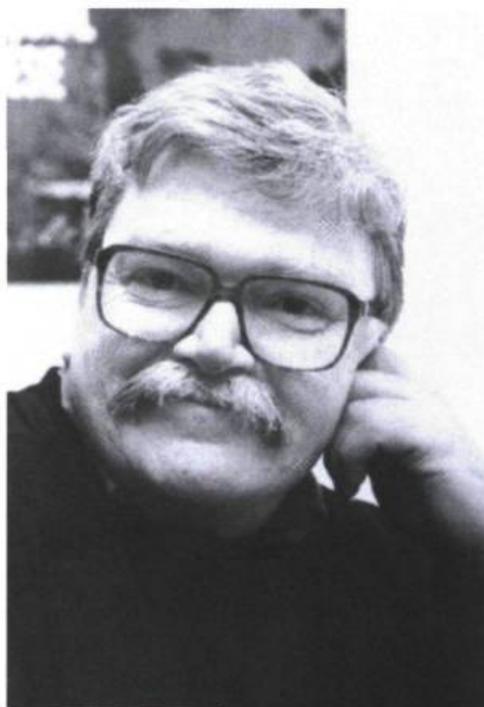
P O É S I E | MARIE CARON

AU MOINS QUELQUES ÉCRIVAINS COHABITENT EN HUGUES CORRIVEAU, auteur à ce jour d'une vingtaine de titres : le romancier à l'érotisme plutôt cru, le nouvellier formaliste ou explorateur de perversités, l'essayiste, le poète. Il y a donc en lui quelques écrivains, mais toujours une même et seule jubilation, un même et seul plaisir du texte. Avec *Vers l'amante*, cependant, Corriveau délaisse le registre de la cruauté ou du cynisme qui souvent caractérise ses livres. Ici, en effet, on ne trouvera pas de couples en proie à la fureur ou à la destruction volontaire et sadique comme dans son précédent *Troublant* (Québec Amérique, 2001), mais plutôt une parole amoureuse qui s'attache à dire quelque chose du désir et de la passion.

Autant le titre du recueil que ceux de ses quatre parties — chacune compte quinze textes : on reconnaît bien là le souci de symétrie cher à Corriveau — témoignent d'une dynamique du mouvement. Mais « *Vers l'amante* », « *Vers la mère* », « *Vers la nuit* », « *Vers la lumière* » sont aussi des titres constituant un mouvement symboliquement connoté et proche du cliché. Par ailleurs, Corriveau est tout sauf un écrivain « naïf » ou « innocent » : aussi peut-on le soupçonner d'avoir très consciemment flirté avec une matière piégée. Afin de la rénové ? Parfois.

Hugues Corriveau renoue ici avec le poème en prose, une forme qui n'est plus tellement pratiquée, si je ne m'abuse, et peut-être est-ce un tort. En tout cas, le poète de *Vers l'amante* joue de cette forme en donnant à ses textes la musicalité du chant tant ceux-ci sont scandés par une rythmique et sont portés par une écriture toute en allitérations.

« Elle et moi : deux corps fractals. » Voilà assurément le leitmotiv du recueil, leitmotiv qui commandera à Corriveau l'écriture de ces chants d'amour, de ces chants de désir. Désir qui s'appuie, du moins dans la première partie, sur une certaine verticalité : « Elle et moi sommes la figure de l'oie, le tourment des vols. Sur l'espace de notre dos, l'émoi, la rigole de sueur, la foi en la vie qui transporte des montagnes. » Évocation forte, qui renouvelle le discours amoureux. De même, il est impossible de passer outre ce passage où l'amante « se confie muscle par muscle ». La métaphore exige en effet de lire là plus qu'un abandon : c'est le langage extrême du corps que suggère Corriveau. Moment de grâce poétique. En quelques mots sont dits l'essentiel, la grandeur de l'amour : d'un côté la douceur et le chuchotement qu'implique la confiance, de l'autre la volonté induite par le « muscle par muscle ». Lisant de tels vers — auxquels j'ajouterai, hors contexte, un « Clairière où démissionnent les animaux malades » —, nous retrouvons un Hugues



Corriveau plus inspiré qu'habile. Forts moments.

Hugues Corriveau est également « facile » : épithète que Paul Éluard employait pour les hommes (« Pendant qu'il est facile, et pendant qu'elle est gaie », par exemple), et d'autant justifiée ici que l'auteur de *Capitale de la douleur* n'est pas sans habiter ce recueil. « La terre est bleue comme une orange », a écrit Éluard ; « Tout tourne autour d'une orangeraie morte dans une main », écrit aujourd'hui Corriveau. Il y a là une proximité sémantique certaine, une sorte de fractale poétique. Cette intertextualité, on peut présumer qu'elle est voulue, qu'elle est un clin d'œil au lecteur averti. Même constat lorsque Corriveau se

maintient en équilibre précaire dans les espaces convenus de la poésie. Ainsi, quand il évoque « l'irréparable des seins aux lactescentes odeurs » de l'amante, et plus loin la « tombée des gouttes de rosée » que constituent les « seins offerts » de la mère, il nous sert franchement une resucée (si l'on me permet !), au même titre que son expression « ancestrales menstrues » ! L'amante, la mère, la nuit, la lumière : le poète a joué en eaux troubles !

Bon, il s'en est bien sorti. La deuxième partie, « *Vers la mère* », était assurément la plus périlleuse : « Sur la plaie du sexe, l'horreur inexpliquée » sera sauvé par « La mère au bord de perdre ses eaux, tout ce sang qui coule au berceau ». De belles fulgurances s'échappent ainsi, un retour au lyrisme se dégage du recueil, mais on aura du mal à croire que Corriveau, prompt à utiliser des motifs classiques, comme s'il faisait tapisserie (les « ancestrales menstrues », par exemple : même en poésie, la notion mériterait d'être revisitée), ait été continuellement entouré

par les muses au cours de la rédaction de son recueil. Les références classiques sont joliment amenées, habilement réaménagées. L'ensemble est on ne peut plus lyrique. *Vers l'amante* ne fera pas perdre son temps au lecteur.

